

HSTC Bulletin

Journal of the History of Canadian Science, Technology and Medicine
Revue d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine au Canada

hstc
bulletin

Magasin de curiosités ou musée scientifique? Le musée d'histoire naturelle de Pierre Chasseur à Québec (1824-1854)

Raymond Duchesne

Volume 7, Number 2 (24), mai 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800164ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800164ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HSTC Publications

ISSN

0228-0086 (print)

1918-7742 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duchesne, R. (1983). Magasin de curiosités ou musée scientifique? Le musée d'histoire naturelle de Pierre Chasseur à Québec (1824-1854). *HSTC Bulletin*, 7(2), 59–79. <https://doi.org/10.7202/800164ar>

Tout droit réservé © Canadian Science and Technology Historical Association /
Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit
(including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be
viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal,
Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to
promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

MAGASIN DE CURIOSITES OU MUSEE SCIENTIFIQUE?

LE MUSEE D'HISTOIRE NATURELLE

DE PIERRE CHASSEUR A QUEBEC (1824-1854)

Raymond Duchesne*

(Reçu le 14 avril 1983. Modifié/accepté le 3 août 1983.)

La période qui s'étend de la Révolution française au milieu du 19^e siècle a été le cadre d'une transformation profonde du rôle scientifique et social des musées et cabinets d'histoire naturelle.¹ Cette transformation avait pour cause immédiate l'évolution même de la science: le progrès de l'histoire naturelle, de la taxonomie en particulier, exigeait la constitution de vastes collections de spécimens confiés aux soins de spécialistes des divers ordres de la zoologie. Aussi, les véritables musées scientifiques, destinés à l'enseignement et à la recherche, étaient-ils appelés à remplacer partout les cabinets de curiosité qui, au 18^e siècle, avaient fait l'orgueil des princes et des rois.

Cependant, la prolifération des musées d'histoire naturelle dans les premières décennies du 19^e siècle répondait également à des pressions sociales. Autrefois l'apanage de l'aristocratie, les collections d'art ou de science étaient restées pour la bourgeoisie triomphante signes de richesse et symboles de légitimité sociale: chaque nation, chaque ville, chaque collège ou chaque académie locale, chaque confrérie de dévots ou de libre-penseurs pouvait aspirer à se doter de son musée afin d'asseoir son prestige. La transformation des musées à cette époque apparaît donc comme la résultante de la dynamique interne de l'histoire naturelle, discipline alors en plein essor, et des luttes pour la légitimité culturelle que devaient se livrer différents groupes des classes dominantes.

La création d'un musée d'histoire naturelle à Québec, en 1824, fournit l'occasion d'examiner de manière plus détaillée le jeu des forces sociales et des intérêts scientifiques déterminant la composition et l'organisation des collections zoologiques. Du même coup, l'histoire du Musée Chasseur nous permet de jeter un éclairage complémentaire sur les idées de la science et de la nature qui avaient cours dans les groupes rivaux que l'histoire sociale de cette époque nous a fait connaître,² et permet de voir comment les luttes sociales et politiques peuvent être retraduites dans le champ de la culture et de la science.

* Université du Québec--Télé-Université, 214, av St-Sacrement, Québec, Qué. G1N 4M6.

PIERRE CHASSEUR ET LA CREATION DU MUSEE D'HISTOIRE NATURELLE

Fondé en 1824, le Musée d'histoire naturelle de Pierre Chasseur était l'un des tout premiers musées des colonies britanniques du Canada et, en fait, l'un des tout premiers musées d'Amérique du Nord.³ Il devait sa création ni au gouvernement du Bas-Canada ni à une société savante, mais à l'initiative d'un modeste artisan de Québec, Pierre Chasseur.

La vie de Pierre Chasseur est mal connue.⁴ On sait de lui qu'il était né à Québec le 10 octobre 1783. De sa famille et de son milieu, on connaît peu de chose, mais il était certainement d'origine modeste car plusieurs contemporains mentionnent son manque d'instruction. Néanmoins, Chasseur savait lire et écrire. Il exerça pendant plusieurs années les métiers de sculpteur et de doreur dans sa ville natale. Dans ce domaine, Chasseur n'atteignit jamais la célébrité et les historiens de l'art ne lui connaissent aucune oeuvre importante. La seule chose sûre qu'on sait de l'artiste et de l'artisan est qu'il argenta quelques cadres pour la paroisse Notre-Dame-de-Québec en 1817.⁵ C'est peut-être ce manque de succès qui amena Chasseur, vers 1820, à chercher dans l'histoire naturelle une meilleure occasion d'employer son habileté d'artisan et ses penchants artistiques. En 1824, il avait déjà rassemblé les premiers éléments d'une collection dans sa maison de la haute-ville et tenait sa place parmi un groupe de jeunes Canadiens français qui se passionnaient alors pour les sciences. Abonné au *Journal de médecine de Québec*, lancé en janvier 1826 par les docteurs François-Xavier Tessier et François Blanchet, Chasseur était présent lorsque, l'année suivante, fut créée la Société pour l'encouragement des arts et des sciences au Canada. Chasseur s'intéressait également à la politique et entretenait des liens avec le parti des Patriotes. Dès 1826, il avait pris pour devise "Dieu et la liberté."⁶ Pendant les troubles de 1837, c'est dans sa maison que se réunit à plusieurs reprises le Comité permanent des Patriotes du district de Québec. Ces activités politiques lui valurent d'être arrêté à deux reprises: une première fois en novembre 1837, où il fut emprisonné pendant quelques jours, et une seconde fois en novembre 1838. À cette occasion, il dut faire face à une accusation de haute trahison et ne put recouvrer la liberté que cinq mois plus tard, moyennant caution et après que le docteur Jean Blanchet et Narcisse Belleau se furent portés garant de lui. Ses dernières années furent obscures et il mourut à Québec le 21 mai 1842.

Sans grandes connaissances, mais habile ouvrier, habile taxidermiste surtout, Chasseur avait donc entrepris de rassembler une collection de spécimens d'histoire naturelle et "d'objets de curiosité" dans l'espoir d'en tirer profit. Le public de la capitale du Bas-Canada se montra assez intéressé, semble-t-il, par les collections. Un visiteur de marque, Louis-Joseph Papineau, profita de l'ajournement de la session, lors des fêtes de Pâques de 1826, pour voir le petit musée et fut suffisamment impressionné pour signaler à sa femme qu'il y avait trouvé "une belle collection de plus de cinq cents espèces d'oiseaux du pays empaillés avec beaucoup de soin et d'habileté par un Canadien."⁷ Plusieurs journaux, dont la

Gazette de Québec de John Neilson et la *Bibliothèque canadienne* de Michel Bibaud, saluèrent l'entreprise de Chasseur. Le *Journal de médecine de Québec*, notamment, signalait à ses lecteurs en janvier 1827, "the establishment of a Museum of Natural History by our active and intelligent countryman, Mr. Chasseur."⁸

Malgré cet accueil favorable du public et de la presse du Bas-Canada, le Musée n'apporta pas la fortune à son fondateur et, dès 1826, Chasseur se vit contraint de solliciter l'aide du gouvernement de la province. Dans une pétition que John Hale présenta cette année-là au Conseil législatif, Chasseur fit valoir que les revenus qu'il tirait des visiteurs ne lui permettaient pas de conserver sa collection et encore moins de l'augmenter. Il sollicitait du Conseil législatif "une aide pécuniaire pour le mettre en état de perfectionner sa collection d'objets sur l'histoire de la Zoologie au Canada."⁹

Cette première démarche étant demeurée vaine, c'est du côté de ses amis de la bonne société de Québec que Chasseur dut se tourner. Il ne lui fut pas difficile de trouver des appuis et des protections, car à cette époque la ville bouillonnait littéralement d'intérêt pour les arts et les sciences.¹⁰ En effet, un très vif courant d'intérêt s'y manifestait pour tout ce qui avait trait aux choses de l'esprit et pour l'histoire naturelle en particulier. Les institutions politiques n'étaient pas restées étrangères à l'éveil de ce goût pour la culture artistique et pour les sciences dans la bourgeoisie de la capitale. En 1824, le Gouverneur, Lord Dalhousie, avait présidé à la formation d'une société savante, la *Literary and Historical Society of Quebec*, dont les membres comptaient parmi les citoyens d'origine britannique les plus en vue de la ville: magistrats, hauts employés de l'administration coloniale, officiers de la garnison et quelques gros marchands de la ville. Dès les débuts, l'histoire naturelle occupa une place importante dans les intérêts de la Society. La comtesse Dalhousie elle-même avait donné l'exemple en offrant à la société une collection de plantes canadiennes.

Cependant, l'institution de Lord Dalhousie n'avait pu accueillir tout le mouvement artistique et scientifique de l'époque.

Trop visiblement britannique dans ses allures et trop ouvertement élitiste dans son recrutement, la LHSQ ne convenait guère aux Canadiens français, ni aux citoyens d'origine britannique dont la fortune était médiocre ou qui professaient des opinions trop libérales. Aussi, ceux qui, appartenant à ces deux groupes, s'intéressaient aux arts et aux sciences s'étaient retrouvés, en 1827, dans une société rivale: la Société pour l'encouragement des arts et des sciences au Canada. Au premier rang de la nouvelle assemblée, on comptait des citoyens en vue de Québec, tels les docteurs Blanchet et Tessier, déjà nommés, l'arpenteur-général du Bas-Canada, Joseph Bouchette, et William Sheppard, marchand de bois et ardent naturaliste. Cependant, la co-existence de deux sociétés savantes, vouées aux mêmes buts et recrutant toutes deux, malgré les différences notées plus haut, parmi les

mêmes classes sociales, finit sans doute par paraître singulière aux gens de l'époque et même contraire aux intérêts de chacune. Aussi, en 1829, décida-t-on de les fusionner en une seule qui conserverait le nom de la plus ancienne. La même année parut le premier volume des *Transactions* de la LHSQ, journal savant dont les pages étaient largement ouvertes aux contributions scientifiques.

La création de ces sociétés, où se trouvaient réunis les représentants de la bourgeoisie canadienne-française et de la bourgeoisie britannique, indique que dans cette période de relative accalmie des luttes politiques, Québec était devenu un milieu favorable à des entreprises culturelles comme l'étude de l'histoire naturelle ou les recherches scientifiques. Dans cette société, où le gouverneur et tant de citoyens éminents s'associaient publiquement pour cultiver les arts et les sciences, le petit musée de Pierre Chasseur ne pouvait manquer de trouver des protecteurs.

En 1828, Chasseur sollicita à nouveau le gouvernement pour son Musée d'histoire naturelle. S'adressant cette fois-ci à la Chambre d'Assemblée, il y faisait présenter par le député John Neilson une pétition où il notait qu'ayant entrepris de rassembler une collection d'histoire naturelle, il s'était aperçu "qu'il était entré dans un champ immense, rempli des productions les plus précieuses, généralement ignorées, et dont la connaissance pourrait être du plus grand intérêt pour les savans, particulièrement pour ceux qui voudraient s'adonner à l'étude de l'histoire naturelle." Aussi demandait-il l'aide de la Chambre afin d'augmenter sa collection ou, du moins, "de la conserver intacte pour l'utilité publique."¹¹ Afin d'étudier cette pétition, la Chambre forma un Comité spécial devant lequel Chasseur se présenta pour faire valoir que les revenus du Musée étaient tout à fait insuffisants pour lui permettre de survivre et que, faute d'un appui du gouvernement, la collection, qui comprenait alors "soixante-et-quinze Quadrupèdes, quarante Reptiles, et environ cinq cent Oiseaux," serait inévitablement dispersée.¹²

Après avoir visité le Musée, les membres du Comité en arrivèrent à la conclusion qu'il renfermait probablement "la première et à présent la plus considérable des collections de ce genre au Canada,"¹³ mais que le tout se trouvait malheureusement "classé d'une manière désavantageuse à cause de l'insuffisance du local." En conséquence, ils recommandaient à la Chambre d'Assemblée d'accorder un prêt de £ 350 à Chasseur afin qu'il puisse maintenir son établissement et augmenter sa collection. Introduit par Neilson, l'acte "pour l'encouragement de Pierre Chasseur" passa sans difficulté l'étape des trois lectures, fut porté au Conseil législatif et reçut la sanction royale le 14 janvier 1829.¹⁴

L'acte stipulait cependant que la somme allouée ne serait versée que lorsque la propriété de la collection d'histoire naturelle aurait été transférée au public, de manière à garantir le prêt consenti. Afin de recevoir au nom du public la propriété de la collection et de voir à l'application des dispositions de l'acte, le Gouverneur désignait cinq

Commissaires - aussi appelés "Syndics": John Hale, membre du Conseil législatif, John Neilson et le docteur François Blanchet, membres de la Chambre, l'avocat Amable Berthelot et l'abbé Jérôme Demers, le célèbre professeur de philosophie et des sciences au Séminaire de Québec.

Cette intervention de la Chambre, à laquelle avaient collaboré - la chose mérite d'être notée - le Conseil législatif et le Gouverneur, ne mit pas un terme aux difficultés financières dans lesquelles se trouvait Chasseur. Celui-ci, après avoir épuisé les £350 et s'être endetté d'autant dans l'achat et l'aménagement de la maison de la rue Saint-Hélène où il avait établi son Musée, se vit obligé, sous menace de saisie, de faire à nouveau appel à la Chambre dès la session de 1830.¹⁵ Après avoir assuré les membres que les revenus futurs du Musée lui permettraient de rembourser toutes les sommes que la Chambre consentirait à lui prêter, Chasseur affirma qu'une aide supplémentaire lui permettrait, en outre, de "progressivement augmenter son musée, et en faire une classification scientifique que l'état avancé de sa collection" rendait indispensable. Il ajouta à l'adresse des élus:

Que dans un tems où le goût des arts et de l'étude des sciences se répand si généralement dans ce pays, le Pétitionnaire croit que le public verrait avec chagrin s'anéantir un établissement unique dans ce pays, essentiel à l'étude d'une des sciences, la plus complète qui existe probablement d'objets de l'Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale, due aux soins du Pétitionnaire, augmentée par ses seuls efforts pendant un nombre d'années, et auquel le public a toujours eu un accès presque gratuit.¹⁶

Un député se chargea alors de rappeler à ses collègues ce que les gouvernements des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France et d'ailleurs avaient consenti en faveur des musées:

Le Musée Chasseur est la première collection qui ait été formée dans ce pays nouveau; et, comme le célèbre musée de Peale à New York, il est sous le coup d'une saisie. Songez, messieurs, au muséum britannique qui, de temps à autre, a reçu de magnifiques additions. En France, on ne croit jamais mieux employer les deniers publics qu'en encourageant l'accroissement des collections de tout ce qu'il y a de mieux, d'admirable dans la nature et dans les arts: les collections particulières y trouvent incessamment un acquéreur dans la munificence publique. En Italie, les productions des arts remplissent des galeries immenses, et l'on élève des palais pour les y recevoir. Dans tous les pays, les sciences et les arts ont leurs asiles sacrés.¹⁷

Ainsi exhortée, placée devant de tels exemples, la Chambre accueillit favorablement la deuxième pétition de Chasseur: un nouveau Comité spécial fut formé, composé notamment de Neilson et du docteur Blanchet, qui s'étaient déclarés les

protecteurs du Musée d'histoire naturelle. Après avoir entendu Chasseur plaider sa cause et avoir reçu le témoignage de l'un des Commissaires, Amable Berthelot, assurant que la somme votée à la session précédente avait été employée "très judicieusement,"¹⁸ le Comité recommanda que l'on accorde une nouvelle allocation au Musée afin qu'il put continuer de servir "à l'extension et à l'introduction plus générale de la connaissance des objets d'Histoire naturelle particuliers aux Canadas."¹⁹ En mars 1830, la Chambre vota un acte accordant à Pierre Chasseur une somme de £400, assurée sur son Musée et la maison où il se trouvait.²⁰ Les cinq Commissaires nommés l'année précédente étaient reconduits dans leur fonction et se voyaient chargés de payer les dettes de Chasseur.

N'étant plus menacé de voir la collection saisie et disposant maintenant d'une salle assez vaste dans sa maison de la haute-ville, Chasseur pouvait à partir de ce moment songer à améliorer l'apparence générale du Musée et à acquérir d'autres spécimens. Afin de réaliser cette nouvelle étape dans le développement de son Musée, il se tourna une fois de plus vers le gouvernement du Bas-Canada. En février 1831, Lord Aylmer recevait une nouvelle requête, le priant d'intervenir auprès de la Législature:

That, after thus removing the obstacles which threatened the destruction of his Museum at the moment of its birth, your petitioner humbly prays that your Excellency may be graciously pleased to recommend to the Legislature such steps as may be deemed most conducive to those views, towards its further improvement, which have induced the Legislature to secure the possession of that Museum to the public for ever; whether it be by enabling your petitioner to collect all the natural productions which may be had in Canada and in those vast portions of our Continent which the naturalist has not yet totally explored; and by such means as may, in your wisdom, be deemed fit.²¹

Cette proposition de Chasseur invitant le gouvernement du Bas-Canada à lui remettre les moyens de rassembler des spécimens de l'ensemble du continent nord-américain fut adressée également à la Chambre d'Assemblée lors de la session de l'hiver 1831. Cette fois-ci, cependant, la démarche n'obtint aucun succès: renvoyée à un Comité spécial, la requête du naturaliste ne fut suivie d'aucun rapport ni résolution. Chasseur avait-il perdu les appuis dont il avait joui jusqu'alors? Le docteur Blanchet était mort au cours de l'été précédent. John Neilson, qui avait appuyé toutes ses démarches antérieures, s'était abstenu à cette occasion. Amable Berthelot voyageait en Europe et aucun des autres Commissaires ne s'était présenté devant le Comité de la Chambre.

Obstiné, Chasseur présenta une nouvelle pétition à la Chambre lors de la session d'automne 1831, exposant que l'état d'inchèvement dans lequel se trouvaient les appartements du Musée était préjudiciable à la conservation des spécimens et qu'il fallait y remédier "pour mettre cet établissement sur

un pied convenable et digne de la Province."²² Devant un Comité chargé d'examiner cette nouvelle pétition, Comité auquel John Neilson avait accepté de se joindre, vinrent témoigner, outre Chasseur lui-même, l'abbé Demers, le docteur Tessier et le notaire Louis Panet. Tous trois indiquèrent qu'ils avaient une très haute opinion de la collection zoologique du Musée, de même que de Chasseur en tant que conservateur. A Jean-François Duval, président du Comité, qui désirait savoir ce qu'il pensait de la collection, l'abbé Demers répondit:

Selon moi, cette collection est extrêmement précieuse. On peut dire que dans son genre, elle est unique dans la Province. C'est un superbe commencement dans un Cabinet d'Histoire Naturelle. Ce qui relève extraordinairement le mérite de cette collection, à mes yeux, c'est qu'elle réunit une grande variété de sujets d'Histoire Naturelle propres et particuliers au Canada.²³

Mais cette collection si précieuse, que pouvait-on en faire et où devait-on l'installer puisqu'il semblait évident qu'elle allait rester indéfiniment la propriété partielle de l'Etat, Chasseur se trouvant dans l'impossibilité de soutenir l'entreprise et de rembourser sa dette? Le Comité examina d'abord la question de la valeur de la collection, établissant celle-ci aux alentours de £1300. Il discuta ensuite de l'endroit où il faudrait l'installer, dans le cas où le gouvernement déciderait d'en devenir le seul possesseur. Quelqu'un suggéra alors de retenir à cette fin une des salles du nouvel Edifice du Parlement que l'on faisait construire à cette époque. Il fut proposé, enfin, que dans l'éventualité où le Musée passerait sous la seule propriété du gouvernement du Bas-Canada, Chasseur continuât d'en être le conservateur.

Malgré le sens dans lequel allaient ces témoignages entendus en 1831 et le projet que certains semblaient avoir fait de transformer l'établissement de Chasseur en un véritable Musée de l'Etat, le Comité spécial, dans son rapport à la Chambre d'Assemblée, recommanda, chose surprenante, de n'accorder aucune aide au pétitionnaire et de ne rien entreprendre pour la conservation de sa collection.

En adoptant la recommandation du Comité, la Chambre ne réglait d'aucune manière le problème. D'une part, Chasseur se voyait obligé de maintenir dans sa maison et d'entretenir une collection qui ne lui rapportait guère.²⁴ D'autre part, les membres du gouvernement risquaient de voir se détériorer et même se perdre à plus ou moins longue échéance une collection dans laquelle ils avaient déjà engagé £750 des fonds de l'Etat. Les choses ne pouvaient donc en rester là et, en octobre 1832, Chasseur pressait à nouveau les membres de la Chambre d'intervenir. A cette occasion, il dévoila un projet grandiose qu'il avait conçu.

Mû par le désir le plus ardent de continuer ses efforts pour l'avancement des sciences et pour donner à Québec, sa Ville natale, une collection intéressante de tout ce qui a rapport à l'Histoire Naturelle dans

tout l'Amérique, et surtout dans le Canada, le pétitionnaire s'est déterminé à braver les fatigues d'un cours de voyages pénibles et quelquefois dangereux sur notre Continent, dans la vue de réunir dans son Musée tout ce qui lui paraîtra devoir y occuper une place, en ajoutant à son utilité. Il se propose de visiter d'abord le Mexique, la Californie, et de là côtoyer toute l'étendue Nord-Ouest de l'Amérique, autant qu'il pourra en trouver les moyens; après cela, de pénétrer dans l'Amérique Méridionale, et de pousser les recherches jusque dans d'autres climats.²⁵

L'idée d'une telle expédition avait-elle été inspirée à Chasseur par les voyages de Humboldt et Bonpland en Amérique du Sud ou par ceux de Franklin et Richardson dans les *barren lands* du Nord-Ouest canadien? On sait quel succès avaient obtenu ces explorateurs, parmi beaucoup d'autres, non seulement auprès des savants et des naturalistes, mais également auprès du grand public en Europe et en Amérique. Chose certaine, une entreprise comme celle-là dépassait largement les ressources et les talents d'un artisan de Québec. Sceptiques, impressionnés ou tout simplement éberlués, les membres de l'Assemblée renvoyèrent la requête à un nouveau Comité. Apparemment, ce dernier n'en fit pas grand-chose car il ne fut plus question des rêves d'exploration de Chasseur dans le *Journal* de l'Assemblée.

Lors des sessions de 1834 et du printemps 1835, Chasseur ne présenta aucune requête. La chose est assez surprenante puisqu'il semblait en avoir fait une véritable habitude. Peut-être ne pensait-il rien pouvoir obtenir d'une Chambre où, depuis la victoire des Patriotes aux élections générales de l'automne 1834, les 92 *Résolutions* et l'affrontement politique accaparaient toute l'attention? En outre, plusieurs des députés dits "modérés" de la région de Québec, auprès desquels Chasseur avait habituellement trouvé des appuis, notamment John Neilson, Frédéric-Auguste Quesnel et Jean-François Duval, avaient été défaits lors de ces élections de 1834.

Lorsque la Chambre se réunit pour une nouvelle session à l'automne de 1835, Louis-Théodore Besserer présenta aux membres la dernière pétition de Chasseur en faveur de son Musée.²⁶ Celui-ci déclarait qu'il renonçait à maintenir plus longtemps sa collection d'histoire naturelle et qu'il était tout disposé à la remettre au gouvernement de la province. Parmi les raisons qui l'amenaient à abandonner son Musée, Chasseur citait "la détresse générale qui afflige cette partie du pays," le manque d'encouragement du public et, tout particulièrement, des amateurs. Enfin, il évoquait les échecs répétés de ses dernières pétitions à la Législature. La requête de Chasseur fut référée au Comité permanent pour l'éducation, lequel invita le pétitionnaire et l'abbé Demers à témoigner le 16 janvier 1836. Après délibérations, le Comité se déclara:

... convaincu que faute de moyens pécuniaires le dit Pierre Chasseur se trouve dans l'impossibilité de pouvoir entretenir et augmenter son Cabinet

d'Histoire Naturelle, et que s'il n'est pris des mesures à ce sujet, le Public perdra l'avantage d'une collection précieuse, et pour ainsi dire unique dans cette Province, laquelle réunit une grande variété de sujets d'Histoire Naturelle propres et particuliers au Canada.²⁷

Par conséquent, le Comité proposait que le gouvernement se porte acquéreur de la collection, moyennant le montant de la dette de Chasseur et toute somme supplémentaire qui serait jugée raisonnable, et que les spécimens soient installés dans une salle du Parlement, au-dessus de la Chambre des Séances. C'était, en somme, revenir au plan de 1831. Cependant, avant de faire connaître à la Chambre leurs recommandations, les membres du Comité pour l'éducation jugèrent à propos de procéder à l'inventaire et à l'évaluation de la collection. Ces tâches furent confiées à l'un des membres du Comité; le docteur Jean-Baptiste Meilleur.

L'INVENTAIRE DE 1836: MAGASIN DE CURIOSITES OU MUSEE SCIENTIFIQUE?

Le docteur Meilleur était l'homme tout désigné pour cette tâche.²⁸ Né en 1796, il avait fait ses études classiques au Collège de Montréal, après quoi, il avait étudié la médecine en Nouvelle-Angleterre, plus précisément à la Castleton Academy et au Middlebury College de Montpelier, au Vermont, où il avait été l'élève d'Amos Eaton, le célèbre professeur de physique expérimentale et de minéralogie. De cette période de sa vie, Meilleur avait gardé un vif intérêt pour les sciences et, plus généralement, pour les choses de l'éducation et le progrès des connaissances. Tout en pratiquant la médecine à L'Assomption, à partir de 1826, il avait collaboré à la *Bibliothèque canadienne* et au *Journal de médecine de Québec*. En 1833, il fit paraître son *Cours abrégé de leçons de Chymie*,²⁹ premier manuel du genre au Canada. L'année suivante, il jouait un rôle de premier plan dans la fondation du Collège de L'Assomption et, lors des élections tenues à l'automne de 1834, il fut élu à la Chambre où il se rangea parmi les députés modérés du parti de Papineau. En 1842, le gouvernement d'Union le nommait premier Surintendant de l'éducation du Bas-Canada, charge qu'il occupa jusqu'en 1855. Au cours de la dernière période de sa vie, qui va de cette année-là jusqu'à sa mort en 1878, Meilleur fut successivement "maître des postes" à Montréal, "inspecteur des bureaux de district" et "conservateur des hypothèques," sinécures que lui ménagèrent ses amis politiques et qui lui laissaient un peu de temps pour les sciences.³⁰ En 1857, Meilleur fut membre du comité organisateur du congrès de l'American Association for the Advancement of Science, qui eut lieu à Montréal. Vers 1870, le *Naturaliste canadien* de l'abbé Léon Provancher publia également quelques notes de botanique rédigées par le vieux naturaliste.

En 1836, le nom de Meilleur s'imposait donc, parmi ses collègues de la Chambre, comme celui d'un savant capable d'examiner et d'évaluer les collections de Pierre Chasseur. Le médecin de L'Assomption s'acquitta avec diligence de la

mission que le Comité lui avait confiée et présenta le "Rapport" de son examen le 17 février 1836:³¹ il se prononçait en faveur de l'acquisition des collections par le gouvernement du Bas-Canada. Quant au prix, lui et Chasseur s'étaient entendus pour fixer à £567 la valeur globale des spécimens, chiffre qui était bien en-deça de celui de £1300 avancé jusque-là par le fondateur du Musée. L'affaire pouvait donc se faire: introduits par Hector-Simon Huot devant la Chambre, les "Actes assurant au public la propriété du Musée d'histoire naturelle de Pierre Chasseur" furent lus, portés au Conseil législatif et sanctionnés par le Gouverneur avant la fin du mois de mars suivant.

La collection fut alors transportée dans l'Édifice du Parlement et soigneusement disposée, probablement sous la surveillance de Meilleur et de Chasseur lui-même. Ce dernier avait offert de continuer, moyennant salaire de la Législature, à agir en qualité de conservateur de la collection. Nous ignorons si cette offre fut acceptée et si Chasseur put continuer de veiller sur les spécimens qu'il avait rassemblés. Quoiqu'il en soit, le Musée ne devait demeurer que quelques années sous l'autorité de la Chambre. Lorsqu'en 1841, sous le régime d'Union des deux Canadas, le gouvernement se transporta à Kingston, on offrit à la LHSQ certaines des salles laissées vacantes dans l'Édifice du Parlement afin qu'elle y installe sa bibliothèque et ses propres collections scientifiques et artistiques. Par la même occasion, la société savante québécoise se voyait confier le soin de veiller à la conservation du Musée Chasseur. À partir de ce moment, l'histoire du Musée Chasseur se confondit avec celle du musée de la LHSQ.³² Le 1er février 1854, un incendie ravageait le vieux Parlement, entraînant la perte de la totalité des deux collections.

Que contenait le Musée de Pierre Chasseur? Quelles richesses recelait-il pour avoir pu ainsi susciter l'intérêt des membres des deux Chambres et celui de l'abbé Demers, du docteur Blanchet, du docteur Tessier ou de Jean-Baptiste Meilleur, personnages dont la science était fort respectée dans leur milieu?

Comme nous l'avons vu déjà, dès 1828, le Musée renfermait "soixante-et-quinze Quadrupèdes, quarante Reptiles, et environ cinq cent Oiseaux." Si l'on en croit divers témoignages de l'époque, Chasseur s'était limité à ces représentants du règne animal et aux espèces indigènes. En 1829, le Révérend George Bourne, qui avait lui-même quelque compétence en histoire naturelle, décrivait ainsi la collection:

This is a valuable collection, consisting chiefly of indigenous specimens, and combines a rich variety of ornithological and zoological subjects, which includes the different genera and species that have hitherto been discovered in these Provinces.³³

À l'époque où Chasseur obtenait les premiers subsides de l'Assemblée et où Bourne écrivait ces lignes, le Musée avait déjà presque atteint son plein développement. Les £750 prêtées par la Législature, en 1829 et en 1830, devaient servir,

non pas à augmenter les collections, mais à acheter et à rénover la maison abritant le Musée. En 1831, Chasseur sollicitait vainement les membres de l'Assemblée, faisant valoir que "cet établissement qui devrait s'accroître et s'augmenter de jour en jour, reste pour ainsi dire *in statu quo*, dépérit et se discrédite faute de moyen dans la personne du Pétitionnaire."³⁴ Comme il ne devait rien recevoir, non seulement cette année-là, mais aussi au cours de celles qui suivirent, on peut supposer que Chasseur n'eût ni les moyens ni même l'envie d'ajouter de nouveaux spécimens à ses collections. En 1836, l'abbé Demers déclarait au Comité pour l'éducation qui désirait savoir si Chasseur avait augmenté sa collection depuis 1829:

Très peu; le fait est que M. Chasseur, n'ayant pas eu les moyens de vivre par les revenus du Musée, a été obligé de travailler pour les individus pour pourvoir à sa subsistance, et le Musée a été négligé.³⁵

Dès 1829, la collection d'histoire naturelle se trouvait donc dans cet état d'avancement où Meilleur la découvrit lorsqu'il entreprit d'en faire l'inventaire en février 1836. Plus de trente ans après, Meilleur se souviendra encore de quoi se composait principalement le Musée Chasseur et la description qu'il en fit à l'abbé Provancher, dans une lettre datée du 16 mars 1869, concorde avec celles déjà citées de Bourne et de Chasseur lui-même:

En vous parlant du cabinet de Chasseur acheté pour faire un commencement de musée provincial, j'aurais dû vous dire que cette collection d'objets de l'histoire naturelle se bornait presque au règne animal. Ces objets appartenaient plus spécialement à la zoologie, à l'ornithologie et à l'ichtyologie. À peine l'entomologie, la Botanique et la Minéralogie y étaient-elles représentées. Cependant, telle que cette collection était, c'était encore une bonne acquisition, propre à faire un bon commencement de musée.³⁶

L'intervention de Meilleur marqua un tournant dans l'histoire de la collection. Non pas qu'en l'achetant, la Législature ait entrepris de l'augmenter ou de la diversifier, les membres des Chambres ayant bien d'autres sujets de préoccupation dans les années qui suivirent. Cependant, on profita de l'occasion et du déménagement des spécimens au Parlement pour substituer à l'arrangement qu'en avait fait son fondateur une classification plus "scientifique." Meilleur fut l'auteur, au moins sur papier, de cette "révolution" dans l'ordre du Musée, révolution qui visait à en changer à la fois l'usage et le sens. Examinons plus en détail cette transformation.

Sous le régime de Chasseur, c'est-à-dire de 1824 à 1836, le but du Musée avait été, assez ingénument, de donner de la Nature une image aussi fidèle que possible. Dans l'arrangement des spécimens et en disposant chacun à l'intérieur de la collection, le taxidermiste s'était efforcé, par son habileté et sa connaissance du comportement de l'être vivant, de lui redonner l'apparence du mouvement. Cependant, ce désir de

"faire vrai," propre au taxidermiste, n'allait pas sans l'ambition, plus ou moins consciente, plus ou moins reconnue, de "faire beau." Il semble que Chasseur, comme d'ailleurs beaucoup d'autres collectionneurs et conservateurs à l'époque, se soit beaucoup préoccupé de l'apparence générale de ses collections; la fidélité à la Nature devait s'accommoder d'une certaine mise en scène et des retouches de l'artiste. L'arrangement du Musée reflétait donc tout à la fois la connaissance plus ou moins directe qu'avait Chasseur de l'animal dans son milieu, son habileté à reproduire l'apparence de la vie et, enfin, son bon goût. L'arrangement du Musée, faut-il l'ajouter, reflétait également les préférences du public. Les contemporains, lorsqu'ils voulaient vanter la richesse ou l'intérêt du Musée, mettaient plutôt en évidence le talent de taxidermiste de Chasseur, son sens de l'observation ou son sens artistique, que l'étendue des collections ou leur valeur proprement scientifique. Ainsi, par exemple, la *Gazette de Québec* en 1826 notait que le Musée:

... rassemble, autant que possible, autour de chaque objet, tout ce qui tend à le caractériser, de manière à nous donner tout à la fois, en quelque sorte, l'histoire et les habitudes de l'animal en vue. Pour atteindre ce but, il [Chasseur] a dû suivre la nature à la piste, et, pour ainsi dire, la prendre par surprise, et il lui a fallu la chercher dans les bois, sur le sommet des montagnes, dans les marais et jusque sur les rochers les plus escarpés.

Ce qui n'apparaissait guère dans l'arrangement des collections, c'étaient les règles de la taxonomie; ce qui n'était pas évoqué dans la disposition de chacun des spécimens, c'étaient les principes de l'anatomie. Bref, le Musée Chasseur renvoyait à tout autre chose qu'à l'histoire naturelle.

Bien sûr, le bon goût et l'amour de la Nature n'étaient pas, en eux-mêmes, contraires à la pratique de l'histoire naturelle. Mais la science, depuis longtemps déjà à cette époque, s'efforçait de dépasser l'expérience immédiate de l'être vivant pour rejoindre un autre ordre de la réalité. Ce que les naturalistes du début du 19^e siècle cherchaient à voir dans le spécimen d'histoire naturelle, ce n'était plus une imitation plus ou moins réussie de la Nature, ni simplement un sujet extraordinaire, monstrueux ou admirable, mais les caractères physiques qui permettaient d'assigner à celui-ci une place dans la classification générale des êtres, c'est-à-dire les éléments principaux de son anatomie, la disposition particulière de ses organes, etc. Par delà son existence singulière et son apparence particulière, le spécimen devait renvoyer le naturaliste soit à tout l'édifice de la taxonomie, puisqu'il était le représentant d'une espèce, d'un genre, d'une famille, d'un ordre, et ainsi de suite, soit aux principes de l'anatomie comparée et de la physiologie. Les spécimens du Musée Chasseur, éviscérés, empaillés, puis disposés "pour le coup d'oeil" dans la position la plus "naturelle" possible, n'avaient pas une telle fonction; plutôt que signes du savoir, ils étaient présentés au public en tant qu'objets de curiosité.³⁷

Cette orientation toute particulière du Musée sous Chasseur semble évidente lorsqu'on examine l'ensemble de la collection. Les spécimens botaniques et minéralogiques y étaient peu nombreux: pourtant plus faciles à recueillir et à préparer que les mammifères ou les oiseaux, ils étaient, en revanche, plus difficiles à identifier et ils avaient le défaut d'être beaucoup moins spectaculaires que ces derniers dans un musée qui devait vivre de l'affluence du public. On remarque également que Chasseur n'avait pas hésité à accueillir dans son Musée divers "objets de curiosité de l'Art," tels une gaine et un parapluie chinois, un canon de bronze trouvé dans le Saint-Laurent et qu'on croyait avoir appartenu à Jacques Cartier ou à Verrazano,³⁸ le buste du Juge Pierre Bédard, fondateur du *Canadien*, et divers produits de l'artisanat amérindien, toutes choses qui avaient peu à voir avec l'histoire naturelle, mais qui étaient susceptibles d'attirer les visiteurs.

Si elle ne pouvait guère servir la recherche et les études avancées, la collection de Chasseur, telle qu'elle se trouvait vers 1830, pouvait cependant constituer un appoint solide à l'enseignement de l'histoire naturelle. Les spécimens zoologiques, les oiseaux du Canada en particulier, qui formaient une part appréciable de l'ensemble, pouvaient servir à illustrer les cours d'un professeur. Cette idée avait été évoquée par l'abbé Demers en 1831, devant les membres de l'Assemblée. À ceux qui lui demandaient à quoi pourrait servir la collection de Chasseur si le gouvernement se l'appropriait, celui-ci avait déclaré:

Un Musée public, si nous avions le bonheur d'en posséder un, fournirait à un jeune Professeur les matériaux absolument nécessaires pour le mettre en état de donner des leçons passables sur quelques parties de l'Histoire Naturelle. Ces leçons, quelles qu'elles fussent dans le principe, développeraient en peu de temps, dans quelques jeunes Canadiens, des talents qui, sans ce secours, demeureraient entièrement perdus pour la Société, et ignorés mêmes de ceux qui les possèdent.³⁹

De la part de l'abbé Demers, cette proposition n'avait rien pour étonner. Vicaire-général du diocèse, l'abbé était également l'une des principales figures du Séminaire de Québec, où il enseignait la philosophie, les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle depuis le début du siècle.⁴⁰ Ardent promoteur de l'éducation, il était souvent consulté par les membres des deux Chambres dans un temps où ce sujet occupait beaucoup l'attention du public. On sait que lorsque le gouvernement du Bas-Canada décida de créer des écoles normales et d'aider les collèges classiques à développer leur enseignement, c'est à l'abbé John Holmes, un ancien élève de l'abbé Demers, devenu son collègue au Séminaire de Québec, que l'on confia le soin d'aller en Europe visiter les grandes maisons d'éducation et d'acheter des instruments scientifiques. En suggérant de mettre les collections de Chasseur au service de l'enseignement, l'abbé Demers songeait-il à les confier à une école normale dont il anticipait la fondation, ou cherchait-il à les amener dans l'orbite du Séminaire de Québec, alors la

principale maison d'enseignement de la capitale? Il est difficile de le savoir. Chose certaine, sa proposition, qui aurait radicalement transformé la raison d'être et le public du Musée Chasseur, ne reçut aucun écho en 1831.

C'est Meilleur qui, en 1836, reprit l'idée de l'abbé Demers. Dans l'introduction de son *Rapport d'inventaire et estimation des objets d'histoire naturelle, productions principalement du Canada, dont M. Pierre Chasseur a formé collection*,⁴¹ Meilleur déclarait:

En faisant l'estimation des objets que contient le Musée en question, le soussigné a fait quelques efforts pour les classer d'une manière convenable, en les rangeant chacun dans le règne auquel il appartient; mais il regrette de n'avoir pu le faire d'une manière aussi régulière qu'il aurait désiré, vu le peu de temps qu'il a pu dévouer à ce travail, et l'absence de plusieurs espèces de plusieurs genres, et même de familles entières dans quelques classes, soit de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons ou de reptiles, etc., etc. Il est donc forcé de soumettre à Votre Comité un arrangement de ces divers objets auquel un peu plus de loisir lui aurait permis de mettre plus d'ordre, ce qui lui aurait donné une apparence plus scientifique, et l'aurait rendu plus commode pour l'étudiant ambitieux de s'instruire.⁴²

Le projet de Meilleur consistait essentiellement à substituer à la disposition "pour le coup d'oeil," l'ordre savant des êtres naturels; à faire d'un magasin de curiosités, qui était un lieu de récréation, un musée scientifique propre à l'étude, où l'esprit "ambitieux de s'instruire" pourrait assimiler la connaissance des êtres et de leurs rapports simplement en considérant l'ordre dans lequel ceux-ci se trouvaient présentés. Chez Meilleur, on retrouvait clairement énoncée l'idée qu'un musée d'histoire naturelle devait être d'abord et avant tout une démonstration de l'état d'avancement de la connaissance scientifique, idée qui n'était encore qu'en germe dans le plan de Chasseur et dans l'attitude de la plus grande partie du public du Bas-Canada.

Cependant, il ne faudrait pas exagérer le caractère savant de la réforme introduite par Meilleur dans le Musée, ni la profondeur des vues scientifiques sur lesquelles il avait fondé son travail: entre le projet d'un musée savant, lieu d'étude et de recherches, et sa réalisation, il y a une distance que le médecin de L'Assomption n'était pas parvenu à franchir. Dans les faits, Meilleur se contenta de distribuer les pièces de la collection Chasseur entre les trois règnes de la Nature et une quatrième catégorie qu'il réserva aux "objets de curiosité de l'Art." Les groupes les plus considérables, les mammifères et les oiseaux, furent ensuite subdivisés selon les ordres et les familles. Généralement, les noms savants étaient précisés après les noms vernaculaires. Cependant, à plusieurs reprises, Meilleur laissa voir que ses connaissances de la zoologie étaient assez limitées. Ainsi, il rangea les fossiles, les *Nautilus*, les *Cornes d'Amon* (Ammonites) et les *Ichtyolithes* parmi les représentants du règne minéral. Les scorpions, le

horseshoe crab, une "espèce de homard" précisait-il, et une espèce non déterminée de crabe furent rangés avec les reptiles. Au sujet des quelques 59 palmipèdes que comptait la collection, il indiqua seulement que le tout comprenait "42 variétés, y compris un Cigne et deux Pélicans." Bref, Meilleur n'était pas aussi à l'aise sur le terrain de la zoologie que sur celui de la chimie ou de la géologie. Pour mettre en ordre la collection Chasseur, il avait dû avoir recours à quelques ouvrages d'histoire naturelle plus ou moins bien assimilés. Sa distribution des mammifères et des oiseaux entre les différents ordres paraît fondée sur la classification de Cuvier et des autres naturalistes français de la même époque: quelques ouvrages du maître de l'anatomie comparée se trouvaient à la Bibliothèque de l'Assemblée où Meilleur pouvait aisément les consulter.⁴³ Sans doute disposait-il également des ouvrages d'Alexander Wilson, *American Ornithology* (Philadelphie, 1808-1814, 9 vol.), de Thomas Nuttall, *A Manual of Ornithology of the United States and Canada* (Cambridge, Mass., 1832), de Sir John Richardson et William Swainson, *Fauna Boreali-Americana; or the Zoology of the Northern Parts of British America*, 2^e partie; *The Birds* (Londres, 1831) et d'autres grands naturalistes du temps.

Pour intéressante qu'elle soit, cette question des auteurs auxquels Meilleur a pu avoir recours pour mettre en ordre les collections du Musée Chasseur reste secondaire. Ses efforts étaient remarquables, non pas par leurs résultats ni par ce qu'ils révélaient de la profondeur de ses connaissances de naturaliste, mais parce qu'ils dénotaient des conceptions particulièrement modernes de l'histoire naturelle comme discours scientifique et du musée comme forme concrète et lieu d'élaboration de ce discours.

La formation médicale et scientifique de Meilleur et son intérêt soutenu pour les sciences le distinguaient de la plupart des gens de sa classe et même de ses collègues des milieux politiques et intellectuels. Il est difficile de savoir combien d'entre eux partageaient ses conceptions de l'histoire naturelle et des musées, ou combien de membres de la Chambre avaient appuyé sa réforme du Musée Chasseur en toute connaissance de cause. L'acquisition des collections par le gouvernement du Bas-Canada et leur ré-organisation sous l'oeil de Meilleur furent-elles perçues par les contemporains comme un commencement, un fondement sur lequel les naturalistes pourraient appuyer leurs études et leurs recherches, développer l'enseignement de l'histoire naturelle à différents niveaux, constituer des collections de spécimens de la faune et de la flore canadiennes, publier leurs travaux, etc.?⁴⁴ Là encore, il est impossible d'affirmer quoi que ce soit. Les événements de 1837 et de 1838 firent en sorte que le passage des collections sous la propriété du gouvernement et le travail de Meilleur n'eurent pas de suite.⁴⁵

CONCLUSION

L'histoire du Musée Chasseur s'ajoute à nos connaissances de la culture bourgeoise du Bas-Canada au début du 19^e siècle. Elle confirme l'existence d'un mouvement d'intérêt pour les

sciences dans la classe des marchands, des seigneurs, des administrateurs du gouvernement colonial et des officiers de la garnison de Québec, etc., mais révèle du même coup les faiblesses et les limites de ce mouvement.

En effet, l'organisation même des collections, plus esthétique que scientifique, la présence d'objets disparates au milieu des spécimens d'histoire naturelle et, enfin, le désintéressement dont le Musée Chasseur fut victime à compter de 1836, rendent évident le fait que le sort de l'institution était lié, pour le meilleur et pour le pire, à une mode passagère, à un engouement de la bourgeoisie québécoise pour la culture artistique et scientifique. En outre, il se mêlait à cet engouement des intérêts politiques importants. Comme nous l'avons vu, le Musée devait sa création à Chasseur seul, mais très rapidement les Blanchet, Tessier, Meilleur et autres, qui animaient le mouvement "progressiste et éclairé" de la Société pour l'avancement des arts et des sciences et du *Journal de médecine de Québec*, avaient pris son avenir en main et fait intervenir les deux Chambres du Bas-Canada. Cette sollicitude de l'aile "intellectuelle" du parti des Patriotes envers l'entreprise de Pierre Chasseur n'était guère surprenante. Outre le goût et l'intérêt réel que plusieurs membres du groupe éprouvaient pour les études scientifiques, il faut tenir compte des affinités "naturelles" existant entre celles-ci et les idées politiques d'une classe qui, dans sa lutte contre la caste des seigneurs et les bureaucrates du pouvoir colonial, c'est-à-dire contre l'*ordre ancien*, devait se représenter comme la condition et l'incarnation du progrès sous toutes ses formes, y compris du progrès de la connaissance scientifique. En mettant leur pouvoir politique considérable au service de l'histoire naturelle, les protecteurs de Chasseur légitimaient les prétentions idéologiques de leur parti. Posant le principe de l'intervention des pouvoirs publics en faveur des sciences au Bas-Canada, ils faisaient directement écho aux conceptions de l'Etat moderne, "protecteur des arts et des sciences," conceptions issues de la France révolutionnaire et de l'Amérique de Jefferson.

Malheureusement pour Chasseur et son Musée, ces appuis culturels et politiques étaient les seuls dont ils pouvaient disposer: Québec comptait trop peu de véritables naturalistes pour que la collection progresse ou que les efforts de Meilleur, en 1836, aient quelque chance de succès. Par ailleurs, l'état général de l'enseignement à cette époque et l'échec du projet des écoles normales ne favorisaient guère le développement du Musée aux fins d'enseignement. Sans la présence d'un public assidu de savants ou d'étudiants, il manquait au Musée Chasseur une raison d'être proprement scientifique, à une époque où les exigences de l'histoire naturelle s'imposaient aux musées partout en Occident.

Remerciements

L'auteur désire exprimer sa reconnaissance à Yves Gingras, de l'Institut d'histoire et de sociopolitique des sciences, Université de Montréal.

NOTES

1. La transformation des musées d'histoire naturelle en Europe et en Amérique du Nord a été étudiée, entre autres, par A.E. Gunther, *A Century of Zoology at the British Museum* (Londres: 1975); Camille Limoges, "The Development of the Muséum d'histoire naturelle of Paris, 1800-1914," dans R. Fox et G. Weisz (éd.), *The Organization of Science and Technology in France* (Cambridge: Cambridge U. Press, 1980): 211-40; Paul Lawrence Farber, *The Emergence of Ornithology as a Scientific Discipline, 1760-1850* (Londres: Reidel, 1982); Toby A. Appel, "Science, Popular Culture and Profit: Peale's Philadelphia Museum," *Journal of the Society for the Bibliography of Natural History* 9:4 (1980): 619-34; S.G. Kohlstedt, "From Learned Society to Public Museum: The Boston Society of Natural History," dans A. Oleson et J. Voss (éd.), *The Organization of Knowledge in Modern America* (Baltimore: Johns Hopkins U. Press, 1979): 386-406. Parmi des travaux se rapportant plus spécialement aux collections elles-mêmes, on peut citer: François Dagognet, *Le catalogue de la vie* (Paris: Presses universitaires de France, 1970); Kryztof Pomian, "Entre l'invisible et le visible: la collection," *Libre* 78:3 (1978): 3-56, et, bien sûr, Michel Foucault, *Les mots et les choses* (Paris: Gallimard, 1972).
2. Nous songeons, bien sûr, aux travaux de Fernand Ouellet, Jean-Pierre Wallot, Gilles Paquet, Gilles Bourque, etc.
3. On sait déjà, grâce notamment aux travaux de Jacques Rousseau, de Léon Lortie et de Bernard Boivin, que sous le Régime français, l'histoire naturelle du Canada a été considérablement étudiée: Michel Sarrazin (1659-1734), médecin du Roi à Québec, et son successeur, Jean-François Gaultier ont rassemblé des spécimens de la faune et de la flore à l'intention de leurs correspondants d'Europe. Cf. J. Rousseau, "Michel Sarrazin, J.-F. Gaultier et l'étude prélinnéenne de la flore canadienne," dans *Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850*, (Paris: Colloques du C.N.R.S., 1957): 149-157; B. Boivin, *La flore du Canada en 1708*, *Provancheria*, no. 9 (1978). Ces premiers naturalistes ont été suivis par de nombreux explorateurs qui, s'ils ont rassemblé des collections, n'ont rien créé de durable. Le premier établissement permanent qui puisse être qualifié de "musée" est probablement celui ouvert sur la Place du Vieux Marché, à Montréal, par l'aubergiste Thomas Delvecchio en 1824. Michel Bibeau en donne une courte description dans la *Bibliothèque canadienne* en juillet 1825. Il ne semble pas cependant que le Musée Italien, comme on l'appelait, ait survécu bien au-delà de cette date. Aux États-Unis, à la même époque, un seul musée avait atteint une réelle célébrité; celui de Charles W. Peale, fondé au lendemain de la guerre d'Indépendance à Philadelphie. Cf. C.C. Sellers, *Mr. Peale's Museum: Charles Wilson Peale and the First Popular Museum of Natural Science and Art* (New York: Norton, 1980).

4. Il n'existe sur le personnage et son musée que quelques notes historiques: Damase Potvin, "Le Musée Chasseur," *Carnets de zoologie* 12:2 (1952): 47-50, et Aegidius Fauteux, *Patriotes de 1837-1838* (Montréal, 1950): 172-3.
5. Cf. J.R. Porter, *L'art de la dorure au Québec du 17^e siècle à nos jours* (Québec: Garneau, 1975): 82.
6. Cette devise apparaît sur la carte d'entrée du Musée Chasseur gravée par Smillie en 1826. Une de ces cartes, offerte par Chasseur à John Neilson et assurant à ce dernier l'entrée du Musée pendant cinq ans, est conservée à l'Université McGill, (Lande Collection, Ephemera S713).
7. Lettre du 13 mars 1826. Archives publiques du Canada (APC), MG 24, B2, Vol. I: 627.
8. Voir notamment la *Gazette* du 19 octobre 1826. Potvin, *op. cit.*, cite quelques extraits de la *Bibliothèque canadienne*.
9. Cf., *Journal du Conseil législatif du Bas-Canada*, 28 janvier 1826.
10. Quelques travaux historiques récents ont mis en lumière les principaux aspects de ce mouvement scientifique du début du XIX^e siècle au Bas-Canada: cf. Richard A. Jarrell, "The Rise and Decline of Science at Quebec, 1824-1844," *Histoire sociale* 10 (1977): 77-91; Jacques Bernier, "François Blanchet et le mouvement réformiste en médecine au début du XIX^e siècle," *Revue d'histoire de l'Amérique française* 34:2 (1981): 223-44; Gilles Janson, "F.X. Tessier," à paraître dans le *Dictionnaire biographique du Canada*. Il ressort clairement de ces analyses que le goût pour l'étude de la nature ne se manifestait pas isolément dans la bourgeoisie de Québec, mais qu'il accompagnait un courant général d'intérêt pour les choses de l'esprit, c'est-à-dire pour les idées politiques, pour l'art, pour le progrès de la médecine, etc.
11. Cf., *Journal de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada*, 26 novembre 1828.
12. Ainsi, Chasseur affirmait que les visites ne lui avaient jamais rapporté plus de \$35 dans une année, ce qui équivalait exactement au loyer du local que le Musée occupait, *Ibid.*, 2 décembre 1828.
13. C'était en tout cas l'avis de F.-R. de Saint-Ours, membre de la Chambre, qui avait visité le Musée au nom du Comité. *Ibid.*
14. 9 Geo IV, Chap. 67.
15. Sa pétition fut lue par Neilson à la Chambre le 3 février 1830. Cf., *Journal de la Chambre*.
16. *Ibid.*

17. Cité par Isidore Lebrun, *Tableau statistique et politique des deux Canadas* (Paris: Truttel et Wurtz, 1833): 240-1.
18. *Journal de la Chambre*: Appendices et Témoignages, 10 février 1830.
19. *Ibid.*, 12 février 1830.
20. 10-11 Geo IV, Chap. 52.
21. Lettre du 7 février 1831. APC' RG 4, A I "S" Series, vol. 351.
22. *Journal de la Chambre*, 28 novembre 1831.
23. *Journal de la Chambre*: Appendices et Témoignages, 5 décembre 1831.
24. En fait, l'entretien de la collection et du local où elle se trouvait lui coûtait beaucoup si l'on en croit ses déclarations devant la Chambre. Cf., *Journal de la Chambre*, 27 novembre 1832.
25. *Ibid.*, 27 novembre 1832.
26. *Ibid.*, 10 novembre 1835.
27. *Ibid.*, Appendice 0.0., "Second rapport du Comité permanent pour l'Éducation et les Écoles," 19 janvier 1836.
28. Parmi les nombreux travaux qui existent sur Meilleur, on peut retenir ceux de Louis-Philippe Audet; "La Surintendance de l'éducation et la loi scolaire de 1841," *Cahiers des Dix* (1960): 147-69, "Jean-Baptiste Meilleur était-il un candidat valable au poste de Surintendant...?", *Id.* (1966): 161-203, "La correspondance de J.-B. Meilleur, une richesse inexploitée" *Id.* (1973): 59-93 et enfin l'article du *Dictionnaire biographique du Canada*. On peut citer également la recherche d'Eglantine Bluteau, *Bio-bibliographie de Jean-Baptiste Meilleur* (École de bibliothéconomie, U. de Montréal, 1945), et la thèse de J.K. Jobling, *The Contribution of Jean-Baptiste Meilleur to Education in Lower Canada* (Thèse de MA, McGill University, 1963).
29. Montréal, Imp. de la Minerve.
30. Sa correspondance permet de préciser ses intérêts pour la botanique et, plus spécialement, pour les plantes médicinales comme la Sarracénie et le ginseng. APC, MG 24, B 26.
31. *Journal de la Chambre*, Appendice 0.0.
32. Les collections de Chasseur et celles de la LHSQ semblent avoir été fondues en une seule comme en fait foi cette courte description du Musée de la société, parue dans *The Quebec Guide* (Québec: Cowan & Son, 1844): "In the former [Museum] is an excellent collection illustrative of the natural history of Canada, together with many interesting

exotic specimens. The various animals and birds, shells and minerals are neatly and methodically arranged and offer an interesting and instructive study, etc., etc." (pp. 130-1). Le nom de Chasseur n'apparaît nulle part.

33. *The Picture of Quebec* (Québec: D. & J. Smillie, 1829): 107.
34. *Journal de la Chambre*, 28 novembre 1831.
35. *Ibid.*, Appendice 0.0., 16 janvier 1836.
36. Archives du Petit Séminaire de Chicoutimi (APSC), Fonds Provancher.
37. Quel autre rôle, en effet, aurait pu jouer ce veau à deux têtes qui constituait une des plus fameuses attractions du Musée Chasseur?
38. Ce fameux canon a suscité un intérêt considérable parmi les "antiquaires" du XIX^e siècle: cf., Amable Berthelot, *Dissertation sur le canon de bronze que l'on voit dans le Musée de M. Chasseur à Québec* (Québec: Neilson & Cowan, 1830) - brochure de 13 pp. Benjamin Sulte et James Macpherson Lemoine s'intéressèrent aussi à ce canon. C'est, à notre connaissance, la seule pièce des collections de Chasseur qui ait donné lieu à des travaux "savants."
39. *Journal de la Chambre*, Témoignages, 5 décembre 1831.
40. Les analyses de Claude Galarneau mettent en évidence la modernité de son enseignement des sciences. Cf., "L'enseignement des sciences au Québec et Jérôme Demers," dans *Mélanges d'histoire du Canada français* (Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1978): 84-94.
41. L'inventaire de la collection Chasseur parut également dans le *Canadien* du 8 avril 1836.
42. *Journal de la Chambre*, Appendice 0.0., Minutes des témoignages, 17 février 1836.
43. *Catalogue des livres de la Bibliothèque de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada* (Québec, 1835).
44. Aux États-Unis et au Canada anglais, des institutions à leur début fort modestes ont pu devenir, avec le temps, des assises de la recherche en histoire naturelle: on pense, par exemple, à l'Academy of Natural Sciences de Philadelphie, à la Natural History Society of Montreal ou à la Boston Society of Natural History. Cf., les études historiques sur les institutions scientifiques américaines rassemblées par A. Oleson et S.C. Brown (éd.), *The Pursuit of Knowledge in the Early American Republic* (Baltimore: The Johns Hopkins Univ. Press, 1976) et A. Oleson et John Voss (éd.), *The Organization of Knowledge in Modern America* (Baltimore: The Johns Hopkins Univ. Press, 1979).

45. Dans son étude sur l'"Âge d'or" des sciences à Québec, Jarrell attribue à l'attrait des luttes politiques pour la "survivance nationale" le désintéressement des jeunes Canadiens français pour les études scientifiques après l'Acte d'union de 1841.